

## *Les ouvriers de la onzième heure*

*(dimanche de la Septuagésime)*

Mes frères,

Dans cette parabole célèbre des ouvriers de la onzième heure, le maître de la vigne désigne évidemment Dieu lui-même. La vigne représente le bien que Dieu nous confie et qu'il nous demande de travailler, c'est-à-dire la vie chrétienne. Et le denier qu'il donne en salaire à la fin de la journée symbolise le salut qu'il donne à la fin de la vie terrestre, salut qui est le même pour tous, c'est-à-dire la vie éternelle. Et Dieu ne donne pas un peu plus de vie éternelle aux uns et un peu moins de vie éternelle aux autres, même si les uns ne sont pas aussi bien disposés que les autres pour accueillir cette vie éternelle. Et c'est là qu'interviennent le purgatoire, l'enfer et le paradis, c'est-à-dire le jugement de Dieu. Mais le don de Dieu, lui, est le même pour tous : la vie éternelle.

La parabole des ouvriers de la onzième heure illustre cette rétribution finale des hommes à partir de l'exemple assez contestable d'un maître versant à ses ouvriers le même salaire alors qu'ils n'ont pas travaillé le même nombre d'heures. Cet exemple ne doit pas nous pousser à contester la justice et la bonté divines au nom de notre justice comptable qui prévaut ici-bas. Non. Cet exemple doit plutôt nous pousser, en sens inverse, à contester au nom de la justice et de la bonté divines cette justice comptable qui prévaut ici-bas et que nous encensons comme si elle suffisait, à elle seule, à établir la vraie justice en ce monde.

Nous savons assez que pour atteindre la justice ici-bas on ne peut pas se contenter du strict échange, du donnant-donnant et de l'équité comptable. Le pape Benoît XVI nous a clairement redit que sans un minimum de don, de gratuité, de désintéressement, y compris dans les échanges commerciaux et les circuits économiques, il est impossible d'atteindre la justice qui garantit la paix. La parabole des ouvriers de la onzième heure nous rappelle que la vraie justice dépasse le strict échange qui donne à chacun son dû, parce que la vraie justice doit être ouverte à une estime des choses qui n'est pas seulement marchande mais qui est aussi et avant tout humaine.

Le denier que reçoivent les ouvriers fatigués par le labeur du jour est le même que celui des derniers venus. Mais ces ouvriers fatigués par leur journée de travail n'ont pas été chômeurs. Ils n'ont pas été coupés de la vie active et ils ont peiné en sachant que leur peine ne serait pas vaine. Ils se sont accomplis eux-mêmes dans le travail qu'ils ont mené à bien. Et de leur côté, les ouvriers de la onzième et dernière heure ne sont pas présentés par la parabole comme des fainéants ou des paresseux, mais simplement comme des hommes sans travail et demandeurs d'embauche.

Ce qu'il nous faut comprendre à travers cette parabole du Royaume c'est que le même salut pour tous, la même vie éternelle, le même Esprit-Saint, la même joie de Dieu n'est pas d'abord une chose qu'on gagne, un prix qu'on touche, une récompense qu'on reçoit à la fin de sa vie comme au guichet d'un service public où l'on serait payé en fonction de ses prestations, mais que ce salut, cette vie, cet Esprit-Saint est une réalité qu'on éprouve dès ici-bas en ce monde, qu'on anticipe et qu'on vit déjà dans nos journées de travail pour le Royaume de Dieu, dans notre existence qui peine à se convertir et à témoigner du Christ.

Quand nous souffrons pour le Christ, quand nous endurons à cause de lui la chaleur brûlante des moqueries, des blasphèmes et des haines plus ou moins pernicieuses, nous sommes dans

la vie chrétienne, dans la vigne de la parabole, dans le Royaume de Dieu. Mais alors si nous ne voulons pas récriminer contre Dieu en l'accusant d'être injuste, nous devons faire comme les premiers disciples au début des Actes des Apôtres qui étaient battus et flagellés pour avoir témoigné du Christ mais qui étaient « tout heureux d'avoir été jugés dignes de subir des outrages pour le nom du Christ » (Ac 5,41) et nous serons, comme eux, assistés par la main du Seigneur – c'est-à-dire par sa puissance – qui fera croître le nombre de ceux qui embrasseront la foi et se convertiront au Christ (Ac 11,21). Voilà notre fécondité. La parabole d'aujourd'hui nous demande de trouver notre béatitude, notre bonheur d'être chrétiens, dans la peine même et dans le combat spirituel que nous menons grâce au Christ et avec Lui pour endurer le mal et convertir le monde.

Dans les circonstances où nous sommes actuellement en France, nous devons nous redire de quelle sagesse nous sommes les héritiers : les chrétiens ont appris et compris qu'on ne répond pas durablement au blasphème et à la violence verbale par la violence physique mais par l'éducation des consciences et par l'évangélisation des cœurs et de la société, avec ce que cela réclame de foi dans la Providence et dans la Communion des saints. Sur la durée des siècles, le sang des martyrs de Rome est plus puissant que les bombes et que les mitraillettes, et plus puissant aussi que la liberté d'expression idolâtrée par la culture du mépris antireligieux. C'est de Dieu et de ses saints que nous recevons dans les épreuves elles-mêmes un avant goût de la vie éternelle qui nous sera donnée un jour en plénitude. Voilà notre trésor qui touche et convertit les cœurs.

La parabole des ouvriers de la onzième heure invite à supporter vaillamment les outrages en persévérant dans une évangélisation active, et à ne pas murmurer contre Dieu. Mais elle invite aussi à prier pour les persécuteurs pour qu'ils deviennent un jour les ouvriers de la dernière heure. A quoi pourrait bien ressembler, mes frères, un caricaturiste envahi par l'amour et touché par la grâce ? Je ne sais pas. Dieu seul le sait ! Mais à coup sûr, ce dessinateur serait un ouvrier de la onzième heure !

Dieu appelle à tous les âges de la vie, et il se fait entendre, même sur le tard. Nous-mêmes, si nous sommes chrétiens pratiquants de longue date, nous sommes mis ce matin devant notre salut, devant notre relation personnelle avec Dieu. Et la parabole nous demande si par hasard nous ne serions pas en retard sur cette relation lors même que nous pensons travailler depuis longtemps dans la vigne et que nous y comptons nos peines. On peut tellement vivre dans les structures et les institutions chrétiennes sans jamais se laisser toucher par la grâce de la conversion ou de la Miséricorde, sans jamais découvrir la liberté spirituelle, et sans jamais se risquer à témoigner du Christ.

A la fin de notre existence, nous recevons en plénitude la vie éternelle quoi qu'il en soit de nos dispositions pour accueillir cette plénitude. Mais vous le savez, cette vie éternelle est déjà commencée ici-bas (Jn 6,47). Et cette vie éternelle c'est l'intimité de Dieu, son amour, sa tendresse. Elle n'est ni un salaire, ni une récompense mais un don, une grâce, une merveille qu'on reçoit parce qu'on l'a tout simplement désirée comme on désire aimer et être aimé. Et le péché, c'est de ne pas désirer Dieu. Or il faut reconnaître que, chez beaucoup de personnes, parler ainsi de Dieu – d'aimer et d'être aimé - arrive souvent, trop souvent, à la dernière heure comme au bon larron qui se convertit en mourant sur la croix à côté de Jésus. Que cet amour n'illumine pas seulement notre mort, à notre dernier jour, mais qu'il brille dans notre vie, chaque jour, pour que nous sachions où nous allons et que nous ne soyons pas des brebis sans bergers ballottées au vent de toutes les idéologies. C'est comme cela que Dieu nous rétribue

déjà au milieu des épreuves de la vie chrétienne pour que nous connaissions la joie que lui seul peut donner.

Abbé Patrick Faure